

PRIER DEVANT LE SAINT- SACREMENT

Beaucoup de chrétiens jouissent du merveilleux privilège de pouvoir se rendre régulièrement dans une église ou une chapelle et d'y adorer Jésus-Christ présent au tabernacle. Comment peuvent-ils vivre ces moments d'adoration devant le Très Saint Sacrement ?

Les chrétiens ont *cru* dès le début de leur histoire au *réalisme* de cette présence. Ils ont tout de suite compris – sous l'inspiration de l'Esprit-Saint – qu'il fallait prendre à la lettre les paroles très claires prononcées par Jésus le soir de la Cène : Prenez et mangez-en tous. Ceci est mon corps livré pour vous... Prenez et buvez en tous. Ceci est la coupe de mon sang, répandu pour vous et pour la multitude en rémission des péchés.



La prière devant le Très Saint Sacrement doit obéir aux règles de toute oraison. Il faut donc : *attendre* ces instants d'adoration comme un grand moment de notre semaine ou de notre journée et y aller comme à un rendez-vous d'amour ; *commencer* l'adoration par un geste qui exprime notre respect et notre désir de rencontrer le Seigneur en vérité. Nous pouvons par exemple nous agenouiller un moment devant le tabernacle et, après avoir tracé sur nous un signe de la croix, murmurer lentement une invocation : « Mon Seigneur et mon Dieu ! », « Seigneur, je ne suis pas digne de me tenir en ta présence, mais j'en suis tout heureux » ; *adopter une attitude* corporelle que nous serons capables de conserver un bon moment et qui favorisera notre recueillement ; « *mettre le contact* », c'est-à-dire établir le dialogue entre notre moi le plus profond et Celui que nous venons adorer : « Tu m'attendais Seigneur ! Me voici ! » ; *bien rectifier notre intention* : « C'est pour Toi, Seigneur, que je viens. C'est ton plaisir que je cherche, et non le mien. Je n'attends ni émotions sensibles ni pensées originales, je viens essentiellement Te donner la joie de me redire ton Amour et de me transformer. Fais de moi ce qu'il Te plaira pendant ces minutes que je Te consacre. Je ne désire rien d'autre ! »

Repérons maintenant douze pistes que nous pouvons suivre lorsque nous prions devant le tabernacle. Elles expriment les différentes formes que peut prendre notre prière devant le Très Saint Sacrement.

Il existe d'abord trois attitudes dans lesquelles nous nous situons plutôt face *au Seigneur Jésus*.

ME VOICI DEVANT TOI !

Tu poses sur moi ton regard !

C'était la façon dont priait le vieux père Chaffangeon, ce paysan d'Ars qui habitait juste en face de l'église de son village et qui, un matin, était entré dans l'église pour faire sa prière avant d'aller dans les champs. Ayant laissé sa pioche à l'entrée, il s'était assis et s'était mis à prier longuement, les yeux fixés sur le tabernacle, ce magnifique tabernacle que le curé s'était fait offrir à Paris par le Comte des Garets

- Que fais-tu là si longtemps ? lui demande un voisin qui, étonné de son absence, était entré dans l'église avec l'idée qu'il l'y découvrirait peut-être.
- « J'avise le bon Dieu et Il m'avise », répondit-il.

En fait, le père Chaffangeon avait répondu dans son patois bressan : « J'aveuse le bon Dieu et il m'aveuse ». « Aveuser » un champ, c'est le regarder avec amour, en apercevoir toute la valeur. Chaque fois que le curé d'Ars racontait cette histoire, ce qu'il faisait toujours avec larmes, il ajoutait : « Il regardait le bon Dieu et le bon Dieu le regardait. Tout est là, mes enfants. »

Quelle justesse dans l'expression ! Il est tout à fait exact de dire que le Seigneur Jésus nous regarde. Car Il a vraiment des yeux, le Christ ressuscité. Des yeux lumineux, transfigurés, capables de se poser simultanément sur chacun de nous.

Ton corps fut pour nous crucifié !

L'Église nous demande de placer toujours un crucifix à proximité de l'autel, pour que nos yeux puissent effectuer un va-et-vient entre le tabernacle et le crucifix. Nous obéissons ainsi au commandement du Seigneur : Chaque fois que vous célébrerez l'Eucharistie, faites-le en mémoire de Moi (1 Co 11, 26).

Il serait effectivement anormal que nous restions de longs moments devant le Très Saint Sacrement sans faire souvenance de sa Passion. Le Corps que nous adorons est Celui-là même qui s'est laissé crucifier pour nous sur le calvaire, Celui dont les pieds et les poignets ont été percés à cause de nos péchés.

Les chrétiens éprouvent le besoin de regarder longuement Jésus sur sa croix. Pas seulement le vendredi saint. Chaque jour ils sont invités à chanter après la consécration du pain et du vin au Corps et au Sang du Christ : « Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus. » Une mort d'amour. « Ce ne sont pas les clous qui T'ont fixé sur la croix, s'exclamait sainte Catherine de Sienne : c'est l'amour ! »



Quelle méthode les saints ont-ils suivie pour tirer pleinement profit des messes auxquelles ils participaient ? Ils regardaient leur crucifix – la plus belle relique qu'on puisse conserver d'eux. C'est en le contemplant qu'ils ont réalisé de quel amour ils étaient aimés et que leur cœur en a été bouleversé.

« Jésus brûle d'amour pour nous, écrivait Thérèse de Lisieux à sa sœur Céline. Regarde sa Face adorable ! Regarde ses yeux éteints et baissés ! Regarde ses plaies ! Regarde Jésus dans sa Face ! Là tu verras comme il nous aime ! »

Et Thérèse d'Avila, sa patronne, avait décidé de changer de vie, de renoncer à ses parloirs mondains, en regardant une statuette représentant Jésus flagellé, « le Christ aux outrages », statuette qu'elle emporta par la suite dans tous ses déplacements.

Seule, cette longue contemplation du Christ en croix nous permet de vivre chacune de nos rencontres eucharistiques comme ce qu'elle est en vérité : le baiser d'amour du Christ à l'Église, son épouse.

Communier, c'est se laisser embrasser par le Christ, se faire empoigner par les poignets mêmes qui ont été attachés pour nous au bois de la croix.

Mais ce Corps de Jésus que nous nous apprêtons à recevoir dans la communion ou que nous nous réjouissons d'avoir reçu, c'est aussi le Corps ressuscité de Celui qui est entré pour toujours dans sa gloire. Nous arrivons ainsi à une autre attitude devant le Très Saint Sacrement.

Seigneur de gloire !

Le Christ exposé à nos adorations, c'est l'Agneau de Dieu devant Lequel les anges et les saints du ciel ne cessent de se prosterner en chantant : « Tu fus égorgé et Tu rachetas pour Dieu au prix de ton sang des hommes de toute race, langue, peuple et nation » (Ap 5, 9). Nous avons toujours avantage à unir notre adoration à la liturgie éternelle du ciel, surtout lorsque nous avons l'impression que notre prière est bien pauvre, qu'« elle ne vole pas haut ». Ayons souvent le réflexe de nous joindre à l'adoration parfaite qui se fait devant le trône de Dieu et de l'Agneau. Et chantons avec tous les anges et tous les saints : « Tu solus Sanctus, Tu solus Dominus, Tu solus Altissimus, Jesu Christe ! Seigneur Jésus, Tu es vivant, en Toi la joie éternelle ! »

L'art baroque n'oublie jamais de placer des anges de chaque côté du tabernacle pour rappeler aux fidèles cette présence mystérieuse des anges dans toutes leurs liturgies.

Pour exposer le Très Saint Sacrement dans sa paroisse, le curé d'Ars aimait utiliser un ostensor sur lequel, tout autour de la lunule, se trouvaient représentées des têtes d'anges.

Il ne manque d'ailleurs pas de saints et de saintes qui ont eu le privilège de voir danser les anges au milieu de leur chapelle ou de leur église pendant un Office. Sainte Gemma Galgani ou sainte Myriam de Jésus-Crucifié ont bénéficié plus d'une fois de cette faveur mystique. Quant à sainte Marguerite-Marie, elle proposa aux séraphins de faire une alliance avec elle, après les avoir vus adorer le Seigneur dans une cour du monastère toute proche du sanctuaire. Ainsi, leur dit-elle, puisque vous ne pouvez pas souffrir comme moi, vous participerez aux mérites de mes souffrances, et moi, je participerai aux mérites de votre adoration, lorsque vous resterez prosternés devant le Seigneur, tandis que j'irai vaquer à mes travaux dans le jardin.



Nous pouvons aussi reprendre l'acclamation que nous chantons la nuit de Pâques en suivant le cierge pascal qui s'avance dans l'église pour en chasser l'obscurité :

Joyeuse lumière,
Splendeur éternelle du Père,
Saint et bienheureux Jésus-Christ.



VIENS NOUS SAUVER !

Devant le Très Saint Sacrement, on ne peut oublier que, si le Seigneur est là devant nous, exposé à notre adoration, c'est finalement pour venir *en nous*. Présent sous les apparences d'un morceau de pain, Il veut être *notre nourriture*. Notre prière devient alors préparation à notre prochaine communion ou prolongement de notre dernière rencontre eucharistique. Et ce sont d'autres pistes de prière qui s'offrent à nous.

Remplis-nous de ta vie.

En regardant le pain consacré, nous écoutons le Seigneur nous redire : Je suis venu pour que vous ayez la vie et la vie en abondance (Jn 10, 10) ; Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle (Jn 6, 54)

Jésus n'emploie pas le verbe au futur mais au présent : celui qui mange sa chair possède dès ici-bas la vie éternelle, la vie divine, une participation à la vie même de Dieu. En nous donnant son Corps, Jésus fait grandir en nous la vie d'enfant de Dieu dont le germe a été déposé en nos cœurs le jour de notre baptême.

Alors n'ayons pas peur de nous exposer longuement aux rayons qui émanent du Corps ressuscité de Jésus, aux torrents qui jaillissent de son cœur transpercé. Il est là comme Christ, c'est-à-dire qu'Il est tellement rempli de l'Esprit Saint, *Oint* de l'Esprit, qu'Il peut Le répandre avec abondance sur tous ceux qui s'approchent de Lui avec confiance. Ayant bien compris cela, on peut redire sans fin au Seigneur en priant devant la Sainte Hostie : « *Marana Tha* - Seigneur, viens ! - Viens remplir nos cœurs de l'Esprit dont Tu es Toi-même tout ruisselant ! »

Dans ce chant, nous nous adressons successivement au Seigneur Jésus et à l'Esprit-Saint. Nous commençons par dire : « *Marana Tha* », l'invocation au Seigneur Jésus qu'on trouve déjà dans le Nouveau Testament (1 Co 16, 22 ; Ap 22, 20). Mais aussitôt nous demandons à l'Esprit d'amour de mettre le feu à nos cœurs, ce qui est tout à fait logique ! Le rêve du Seigneur Jésus est de répandre en nous l'Esprit dont Il est Lui-même tout pénétré ! Il est la source d'eau vive qui ne demande qu'à couler dans le cœur de ses disciples. Si tu savais le don de Dieu, disait-Il à la Samaritaine, c'est toi qui M'aurais demandé à boire et Je t'aurais donné de l'eau vive (Jn 4, 10).

« Fais-toi capacité, disait le Christ à sainte Catherine de Sienne. Je me ferai torrent. »

Aussi pouvons-nous redire lentement : « Père, quand nous serons nourris du Corps et du Sang du Christ, que nous soyons remplis de l'Esprit-Saint et rassemblés par Lui en un seul Corps. » (Prière eucharistique N° 3)

Purifie nos cœurs !

Il est tout à fait normal qu'à un moment ou à un autre, notre condition de pécheur s'impose à notre esprit. C'est ce que nous faisons dès le début de la messe, à l'invitation du célébrant : « Frères, avant de célébrer l'Eucharistie, reconnaissons que nous sommes pécheurs. » Un aveu qui n'est nullement traumatisant, bien au contraire !

Dès que nous prenons conscience en effet de la présence en notre cœur d'éléments bien peu reluisants, quand remontent à la surface nos vieilles tendances à l'orgueil, à la jalousie ou à la méchanceté, il nous suffit de nous ouvrir aussitôt aux torrents purificateurs de sa miséricorde. Car les grâces qu'Il vient nous apporter ne sont pas seulement destinées à nous diviniser, mais à nous purifier.



Tels des vases d'argile encore mal dégrossis, nous sommes invités à nous laisser pétrir et façonner dans ses mains merveilleuses de potier. Tels les lépreux de l'Évangile, implorons avec confiance notre guérison : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. »

Quelle joie nous procurons au Seigneur lorsque nous Lui permettons d'accomplir en nous son travail de Sauveur ! Il ne demande que cela : Je ne suis pas venu pour les bien-portants, mais pour les malades. Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs (Mt 9, 12-13)

Souviens-Toi de ton Église !

Un moment vient où nous avons envie de partir. Il nous semble que nous n'avons plus rien à dire, plus rien à méditer, plus rien à faire. Nous avons regardé le Seigneur, nous nous sommes laissé regarder, transformer et purifier par Lui. Pourquoi prolonger notre prière ?

Ce qui nous fait alors durer, c'est la pensée de tous ceux qui, dans l'Église et dans le monde, ont besoin de notre prière d'intercession. C'est la conviction que le Seigneur a besoin de notre prière pour étendre son règne dans le monde, pour répandre dans les âmes les trésors de grâce qui habitent son Cœur mais qu'Il ne distribue qu'à notre demande.

Au Calvaire, l'apôtre Jean a vu du sang et de l'eau couler du cœur transpercé de Jésus. En citant aussitôt un passage de Zacharie : Ils regarderont vers Celui qu'ils ont transpercé, l'évangéliste nous fait partager ce qu'il a compris par la suite en réfléchissant sur l'événement à la lumière de l'Écriture. Quelques versets plus loin (13, 1), le prophète avait annoncé qu'aux temps messianiques une fontaine se mettrait à couler à Jérusalem pour la purification de tous les péchés du peuple. Aussi

l'apôtre voit-il dans ce filet de sang et d'eau coulant du côté transpercé de Jésus la réalisation de la prophétie. Par sa mort et sa résurrection, le Christ est devenu la source qui doit désaltérer et purifier le monde entier. Sous la lance du centurion, ce n'est pas de l'eau ordinaire qui a coulé comme ce fut le cas dans le désert du Sinaï lorsque, sous le bâton de Moïse, de l'eau s'était mise à jaillir d'un rocher pour désaltérer le peuple. Au Calvaire, c'est une autre source qui s'est mise à couler - et pour toujours - afin de laver définitivement tous les péchés du monde.

Le curé d'Ars n'avait pas tort lorsqu'il affirmait : « La Passion de Notre-Seigneur, mes frères, c'est comme un grand fleuve qui descend d'une montagne et ne s'épuise jamais. » Devant le Très Saint Sacrement, nous sommes en quelque sorte au pied d'une cascade et, par notre prière, nous faisons couler dans la vallée les torrents de grâces et de guérisons dont le monde a besoin.

Rappelons-nous ce que Jésus s'écria un jour dans le temple de Jérusalem. La seule fois où, dans l'Évangile, nous l'entendons crier. C'était le dernier jour de la fête des Tentés, le jour où l'on se souvenait précisément du miracle de l'eau qui avait jailli dans le désert à la prière de Moïse. Pour commémorer ce miracle de l'Exode, on portait en procession jusqu'au Temple une vasque d'eau puisée à la piscine de Siloé. Jésus profite du cérémonial pour clamer en pleine foule : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi (Jn 7, 37).

Le quatrième évangéliste reconnaît que, sur le moment, il n'a pas compris la signification de ces paroles. Mais par la suite, il en a parfaitement saisi le sens. Jésus montrait qu'Il avait conscience d'être la véritable source d'eau vive dont le monde avait besoin pour être sauvé.

Quand, à la suite de l'apôtre Jean, on a compris cela, on est heureux de prolonger sa prière devant le tabernacle : on y supplie le Seigneur de faire déborder son eau vive sur le monde.

Le Corps du Christ exposé à notre adoration est vraiment la « plaque tournante » par laquelle transitent toutes les effluves d'Esprit-Saint que Dieu veut répandre sur les hommes. C'est par ce Corps de chair - né de la Vierge Marie et aujourd'hui glorifié - qu'ont été abreuvés de grâces tous les hommes de tous les temps.

Car, rappelons-le, entré dans sa gloire, le Corps du Christ échappe désormais aux limitations de l'espace et du temps. Il ne rayonne pas seulement aujourd'hui sur tous les continents, mais sur tous les siècles de l'Histoire. C'est donc par Lui que les millions d'hommes et de femmes qui ont vécu avant notre ère ont pu aimer en vérité Dieu et leurs frères. « Il est grand, le mystère de la foi ! »

En plaçant la Sainte Hostie au centre d'un ostensor qui a la forme d'un soleil, nous nous rappelons ce rayonnement universel du Christ ressuscité et nous sommes ainsi invités à prolonger notre intercession pour que les richesses inépuisables qu'Il contient se répandent effectivement sur l'univers.

Prier la nuit pour ceux qui sont loin, c'est bien. Mais tout à coup, il nous arrive de penser que le lendemain matin nous allons retrouver notre prochain habituel, notre époux, nos enfants, nos voisins, nos collègues de travail... et qu'il ne nous est pas toujours facile de les aimer. Une autre piste s'ouvre alors pour notre prière : nous demandons la grâce d'aimer nos frères comme le Seigneur nous ordonne de les aimer.



Apprends-nous à aimer !

Le soir de la Cène, Jésus a dit à ses disciples : Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme Je vous ai aimés (Jn 13, 34). La nouveauté - c'est clair - consiste dans la proposition comparative qu'Il emploie ce soir-là. Pour la première fois Il ose nous demander de nous aimer les uns les autres autant qu'Il nous aime.

Pourquoi donc Jésus a-t-Il attendu ce repas pour nous donner un tel commandement ? Il semble bien que ce soit en vertu du lien qu'Il voulait établir à jamais entre l'Eucharistie et la charité fraternelle. Pour que nous puissions nous aimer les uns les autres comme Il nous aime, Il instituait ce même soir le sacrement de son Amour.

Nous avons donc bien raison de supplier Jésus-Hostie d'opérer en nous la greffe de cœur qui, seule, nous permettra d'aimer nos frères en vérité. « Viens, Seigneur, aimer Toi-même en nous tous ceux que Tu nous commandes d'aimer. »

Donne-nous l'audace des apôtres !

Le Christ envoie ses disciples en mission en leur promettant de rester avec eux jusqu'à la fin des temps dans cette tâche d'évangélisation (Mt 28, 20). C'est Lui qui a donné à tous les missionnaires de notre histoire l'audace d'affronter les pires difficultés pour semer la bonne nouvelle à travers le monde. C'est Lui qui continue à susciter dans son Église des vocations missionnaires pour que son Amour soit connu par toute la terre.

Écoutons le Seigneur nous redire :

*Allez par les chemins
Criez mon Évangile
Allez, pauvres de tout,
Partager votre joie*



*L'Esprit vous conduira
Sur des routes nouvelles
Allez, ne craignez pas
Je demeure avec vous.*

Demandons-Lui d'être pour nos frères une épiphanie de son visage par la qualité de notre sourire et de notre joie. Cette joie, Lui seul peut nous la donner (Jn 15, 11).

Donne-nous la force des martyrs !

Prince des martyrs, le Christ nous donne de porter notre croix à sa suite. Mieux, c'est Lui qui vient la porter en nous. La force qu'Il nous donne n'est pas une espèce de supervitamine spirituelle qui nous permettrait d'être plus courageux que les païens, d'avoir plus d'entrain face à la souffrance. C'est une force qui se déploie dans la faiblesse (2 Co 12, 9), c'est-à-dire que le chrétien doit s'attendre à être aussi démuni, aussi pauvre que les autres quand une épreuve lui arrive. Nous savons seulement, d'une certitude absolue, que Jésus est avec nous et en nous pour porter cette croix. Il nous donne seconde après seconde la patience nécessaire. Un jour qu'on admirait sa patience de malade, Thérèse de Lisieux répliqua : « Je n'ai pas encore eu une minute de patience. Ce n'est pas ma patience à moi. On se trompe toujours. » (*Derniers entretiens*, 18 août).

Dans les six pistes précédentes nous nous sommes ouverts au Seigneur, nous Lui avons demandé de venir vivre en nous comme Il nous l'a promis : Celui qui mange ma chair et boit mon sang, Je demeure en lui (Jn 6, 56). Mais Il vient pour qu'en Lui nous allions vers le Père.

EMPORTE-NOUS

Attire-nous ! Nous courrons !

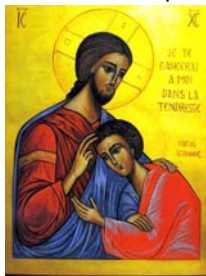


Le visage de Jésus que nous contemplons sur une icône se trouve substantiellement présent sous les apparences du pain que nous vénérons dans le tabernacle. Nous pouvons lui demander de nous fasciner comme il a fasciné depuis vingt siècles des millions d'hommes et de femmes de toute race et de toute culture. « Élevé de terre, a-t-Il dit, J'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32). Qu'Il réalise sa promesse ! Mais Il ne le fera que si je me laisse empoigner par ses mains de Ressuscité. C'est ce que je lui dis en reprenant chaque dimanche dans l'Office de Laudes un verset de psaume, « Mon âme s'attache à toi, ta main droite me soutient » (Ps 63, 9). Pour que je puisse m'attacher à Jésus, il faut que sa main me saisisse. Car le Christ ressuscité n'a pas seulement un visage pour nous fasciner ; Il a des mains pour ramener sur ses épaules et dans ses bras de Bon Pasteur la petite brebis égarée que nous sommes si souvent.

En fait, depuis notre baptême, nous sommes « dans le Christ », comme saint Paul le répète cent-soixante quatre fois dans ses lettres. Mais nous pouvons demeurer toujours davantage en Lui. Chacune de nos rencontres eucharistiques y contribue : si nous nous laissons faire, Il nous saisit un peu plus de ses bras tout puissants de Ressuscité. Il nous l'a également promis : Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi. Lorsque nous allons communier, laissons-nous empoigner par les mains de Celui qui pour nous se laissa clouer sur une croix mais qui sont aujourd'hui transfigurées à jamais.

Bien mieux, depuis longtemps, les chrétiens considèrent leur rencontre avec le Christ à la table eucharistique comme une *authentique étreinte nuptiale*.

N'est-ce pas le prêtre lui-même qui nous y invite lorsqu'en présentant le Corps du Christ à l'assemblée, il proclame : « Heureux les invités au festin des Noces de l'Agneau ! » (Ap 19, 9) Chaque fois qu'Il se donne à nous dans une communion, Jésus nous embrasse avec toute la tendresse d'un époux qui embrasse son épouse. Il nous redit ce qu'un époux peut dire à son épouse en se donnant à elle : « Ceci est mon corps livré pour toi. » Une véritable déclaration d'amour. Mais une déclaration qui s'épanouit en un geste d'immense tendresse : Jésus ouvre tout grands ses bras, nous embrasse et nous fait reposer sur son cœur.



Une tradition iconographique fort ancienne aime d'ailleurs représenter l'apôtre Jean reposant le soir de la Cène sur la poitrine du Sauveur. Une façon très belle de désigner le fruit de l'Eucharistie, tel que Jésus lui-même l'a exprimé dans le discours sur le pain de vie qui a résonné très fort dans les oreilles et dans le cœur de ce même apôtre Jean : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en Moi et Moi en lui. » La première apparition de Jésus à sainte Marguerite-Marie à Paray-le-monial a d'ailleurs eu lieu le 27 décembre 1673, en la fête du quatrième évangéliste. Jésus y invita la visitandine à reposer sur son cœur comme l'avait fait l'apôtre bien-aimé le soir de la Cène.

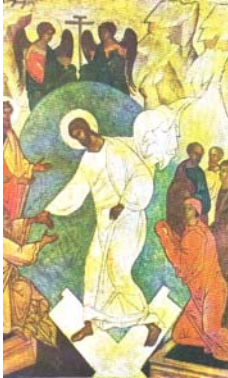
Emmène-nous vers le Père !

Si le Christ rend présent sur nos autels le mystère de son Corps et de son Sang, c'est afin que par Lui, avec Lui et en Lui, nous puissions bondir vers le Père en Lui disant : « *Abba* ! »

Il est, comme aimait dire M. Olier, « Le Parfait Religieux du Père », Celui qui vient chercher des adorateurs qui, avec Lui, adorent le Père en Esprit et en vérité (Jn 4, 23). Il est donc normal, il est juste et bon que, devant le Très Saint Sacrement, je redise comme à la messe : « Père, que l'Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à la louange de ta gloire. » Père, que ton Nom soit sanctifié !

Je peux aussi, tout simplement, dire ou chanter le « Notre Père », comme je le fais à la messe. Il est même bon de le chanter « debout ». C'est l'attitude qu'avait toujours le curé d'Ars lorsqu'il exposait le Très Saint Sacrement dans sa paroisse le dimanche après-midi.

Oui, je peux passer de longs moments de mes « stations » eucharistiques à adorer le Père « par le Christ, avec Lui et en Lui ». Ma prière devant le tabernacle devient alors le prolongement paisible de la grande Prière eucharistique de la Messe.



Marana, tha !

En regardant la Sainte Hostie, nous pouvons penser enfin au jour où le Seigneur viendra nous chercher pour nous prendre avec Lui pour toujours, pour nous plonger définitivement dans l'océan sans rivages de la tendresse du Père.

Lorsque nous prions la nuit devant le tabernacle, nous aimons nous rappeler ce qu'a dit le Seigneur à ses disciples : Veillez, car vous ne savez pas quand le maître va venir, le soir, à minuit, au chant du coq ou le matin (Mc 13, 35).

J'ai entendu souvent de vieux moines expliquer à des jeunes qui la leur demandaient la raison de leur lever nocturne : « Vous ne connaissez pas l'Évangile ? Le Seigneur pourrait revenir cette nuit, avant le chant du coq ! Il serait dommage de dormir à ce moment-là !

Au dernier jour, Jésus reviendra dans sa gloire métamorphoser le cosmos tout entier dont Il est déjà le « le Seigneur ». Alors ce n'est pas seulement un peu de pain et de vin, fruit de la terre et du travail des hommes, qui deviendront le Corps et le Sang du Christ ; c'est le monde tout entier, transformé par le travail des hommes, dont le Christ glorieux s'emparera définitivement pour le diviniser, pour le transfigurer : Dieu deviendra tout en tous ((1 Co 15, 28).

A la fin de notre prière devant le Très Saint Sacrement, n'oublions pas de : rendre grâce au Seigneur pour le travail qu'il a fait en nous. Exposés au soleil de son Amour et arrosés par la source d'eau vive, les rameaux de la vigne se sont développés et vont porter plus de fruits ; nous préparer une nouvelle fois par le désir à notre prochaine communion : « Viens, Seigneur Jésus » !; conserver dans le cœur et sur les lèvres le mot qui résume toute notre prière : « JESUS » ! Ce mot que la Vierge Marie nous aide à prononcer avec confiance et beaucoup d'amour.

C'est pourquoi il n'est pas inutile de nous servir parfois de notre chapelet ou de notre dizainier pour persévérer dans notre adoration du Très Saint Sacrement. Le Seigneur ne demande pas mieux que nous disions souvent à sa Mère : « Sainte Marie, Mère de Dieu, nous ne savons pas bien prier. Prie donc à notre place Celui qui est là, Jésus, le fruit béni de tes entrailles. Car ce Corps que j'adore dans le Très Saint Sacrement, c'est Celui-là même que tu as porté neuf mois dans ton ventre et que tu as nourri de ton lait ! »

N'oublions pas non plus que la présence du Christ ne se limite pas à sa merveilleuse présence au tabernacle. Dans sa dernière encyclique sur l'Eucharistie dans son rapport à l'Église, le pape Jean-Paul II rappelle, à la suite de Paul VI, que la présence « très spéciale » - « substantielle » - du Christ dans l'Eucharistie ne doit pas nous faire perdre de vue les autres présences « réelles » du Christ. (§15)

Lorsque nous quittons l'église pour retourner à nos activités quotidiennes, le Christ reste à nos côtés comme il l'était sur la route auprès des disciples d'Emmaüs. Bien mieux, il vit en nous au point que nous pouvons redire avec l'Apôtre : « Ce n'est pas moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ». Si Jésus a institué la Sainte Eucharistie, ce n'est pas pour rester dans des ciboires dorés, mais pour venir s'installer et régner en chacun de nous ; il l'a dit lui-même très clairement dans la synagogue de Capharnaüm lorsqu'Il a annoncé à ses apôtres le grand Don qu'il leur ferait un jour : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en Moi et Moi en lui » (Jn 6, 56).

